Fini de pomper, mon vieux!...A nous les rudes et sains travaux des champs!

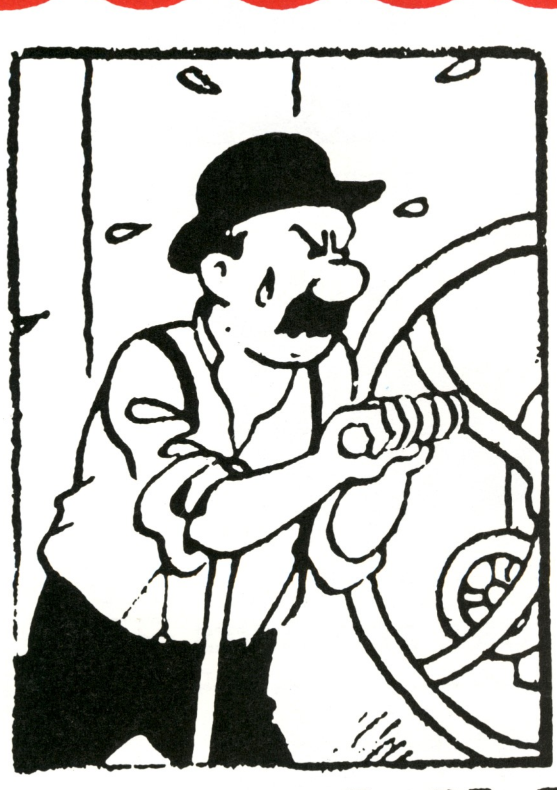


Dupont et Dupond détectives

C'est le 24 septembre 1943, soit le lendemain même de l'achèvement du *Trésor de Rackham le Rouge*, que *Dupont et Dupond détectives* commença à paraître dans *Le Soir*. Sa publication s'y poursuivit jusqu'au 11 novembre.

Il s'agit d'un travail tout à fait particulier, resté sans équivalent dans l'œuvre d'Hergé, puisque les deux détectives des Aventures de Tintin (à l'exclusion d'ailleurs des autres personnages de la série) s'étaient trouvés empruntés à leur créateur par l'écrivain Paul Kinnet, auteur de nombreux romans policiers dans les années 30-40. Fort peu connues, les 40 illustrations réalisées par Hergé ne manquent pourtant pas de charme.

Le lecteur pardonnera la qualité d'impression de ces documents: les originaux de ces dessins ayant disparu depuis longtemps, c'est à partir des strips du journal *Le Soir* que les clichés ont été réalisés.
La rareté et l'intérêt de ces illustrations feront aisément oublier ce petit inconvénient.



Dessin-annonce publié dans *Le Soir* juste avant la parution de cette curieuse série d'illustrations.

DUPONT ET DUPOND DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Comme nos lecteurs le savent déjà, au retour de la mémorable expédition du *Sirius* sur les lieux du naufrage de la *Licorne*, Dupont et Dupond ont été prendre quinze jours de vacances chez un fermier de leurs amis.

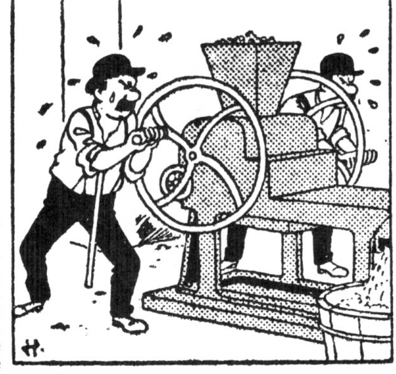
— Le grand air, a dit Dupont, je ne connais que ça pour vous retaper un homme.

— Je dirais même plus, a renchéri Dupond. Je ne connais que ça !

— Et fini de pomper !

— Je dirais même plus : Fini de pomper !

On a vu comment nos deux détectives ont vu se réaliser leurs désirs. Ils se sont fortifié les muscles en pratiquant les sains travaux de la terre. Et leur séjour aurait été idyllique, si une extraordinaire aventure n'était venu troubler leur tranquillité



et ne leur avait prouvé une fois de plus qu'il n'y a pas de repos dans leur métier.

— Une aventure terrible ! a confié Dupont au capitaine Haddock et à Tintin.

— Je dirais même plus, a confirmé Dupond : Une terrible aventure. Figurez-vous que...

Ils se sont mis à parler tous les deux à la fois, ce qui n'a pas contribué à éclaircir le récit passablement embrouillé qu'ils ont fait. Mais comme l'aventure vaut d'être racontée, nous la raconterons à partir de demain.

•

A partir de demain, vous pourrez suivre l'extraordinaire aventure de *Dupont et Dupond, détectives*.

DUPONT ET DUPOND DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

La journée avait été fatigante. Dupont et Dupond, qui avaient aidé à battre le grain, ont été se coucher tôt, dans le coin de la grange qui leur a été réservé, et ils ronflent — en chœur — comme des archanges. Tout dort dans la ferme. La nuit est claire. Soudain, Dupont se réveille en sursaut. A-t-il rêvé ? Non. On entend, sur la route, devant la ferme, le bruit d'un moteur qui tourne au ralenti. C'est une voiture arrêtée. Une porte claque. On entend un bruit de pas. Dupont pousse Dupond du coude.

— Tu entends ?

Dupond se réveille brusquement, et bat des bras comme un nageur qui s'enfonce dans l'eau.

— Quoi ?

— Tu entends ce bruit ?

Dupond, tout à fait réveillé, se **dresse sur son séant.**



— Je dirais même plus : j'entends!

Tout à coup, la pétarade s'amplifie. On entend la voiture qui démarre. Ensemble, Dupont et Dupond se précipitent à la porte de la grange, juste à temps pour voir un feu rouge disparaître à l'horizon.

— Tiens, fait Dupond, c'était une voiture !

— C'était une voiture !

A la clarté de la lune, Dupond regarde sa montre :

— Il est 1 h. 45, dit-il.

— Allons dormir !

— Allons dormir !

Et cinq minutes plus tard, tous deux ronflent à nouveau — en chœur — comme des archanges.

(A suivre.)

2. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Le lendemain matin...

Dupont et Dupond ont été réveillés à l'aube par le valet de ferme.

— Messieurs les détectives, levez-vous !

Ils se dressent tous deux sur leur séant et se frottent les yeux.

— Allons! Levez-vous! Le fermier a disparu !

— Drôle d'idée! fait Dupont.

— Je dirais même plus : drôle d'idée !

A ce moment, la fermière est entrée dans la grange en poussant des cris déchirants qui mettent définitivement les Dupont au fait de la situation. Le fermier a disparu au beau milieu de la nuit.

— Mon pauvre époux ! dit la fermière, s'est endormi à côté de moi ! Et ce matin, il n'était plus là.

— Il est peut-être allé faire un petit tour, suggère Dupont.

— Hi hi hi! fait la fermière après s'être mouchée bruyamment. La porte de la chambre était fermée de l'intérieur... Mon pauvre époux a disparu par la fenêtre...



(A suivre.)

— Et vous ne l'avez pas entendu partir?

— Non, mon bon monsieur. Je n'ai rien entendu. Je dormais...

— Votre fenêtre est restée ouverte pendant toute la nuit? demanda Dupond.

— Hélas, oui! On est venu l'enlever par là, j'en suis sûre. On l'a pris dans son lit...

— Ne nous affolons pas ! fait Dupont, complètement réveillé. Nous sommes là...

— Je dirais même plus, ajoute Dupond. Nous sommes là...

Soudain, Dupont pousse un cri.

— La voiture !

— Idiot ! Tu ne te souviens pas qu'une voiture nous a réveillés, cette nuit ?

— Et alors? Le fermier ne sait pas conduire !

— Mais, bougre d'imbécile ! c'était peut-être la voiture qui venait l'enlever... Voilà une piste sérieuse !

— Je dirais même plus, fait Dupond dans un grand éclair de lucidité ! Voilà une piste sérieuse !

3. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

On peut penser ce qu'on veut des Dupont-Dupond. Mais il y a une chose qu'il faut leur laisser : ils connaissent l'A.B.C. du difficile métier de détective. Avec un peu de persévérance, ils finiront même par en connaître les autres lettres.

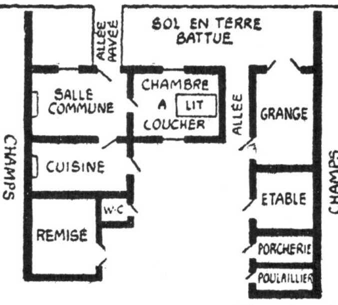
— Ne nous affolons pas ! a fait Dupont.

Et Dupond a tiré de sa poche le « Manuel du Parfait Détective ».

— Voyons, a-t-il murmuré .. Début d'une enquête... Chapitre I., page 27... « Le Détective consciencieux commencera par visiter les lieux du crime avant même d'interroger les témoins... »

— Parfait ! a dit Dupont. Allons sur les lieux du crime !

En entendant ce mot de crime, la fermière s'est tout bonnement évanouie. On a d'abord perdu dix minutes à la ranimer. Puis, on s'est dirigé vers la ferme. Dupond, le nez dans son « Manuel du Parfait Détective », lisait à mi-voix : « Il est bon d'établir un plan des lieux, aussi détaillé et précis que possible, et d'y reporter toutes les



(A suivre.)

indications utiles à la bonne marche de l'enquête : position du cadavre... »

— Ça, c'est embêtant ! a-t-il dit. Il n'y a pas de cadavre... Qu'est-ce qu'on va faire ?

— On ne le marquera pas sur le plan, a fait Dupont, résigné. Continue à lire !

« Situation précise des portes et fenêtres, a murmuré Dupond. Particularités du terrain avoisinant, empreintes éventuelles.. »

— Compris! a fait Dupont. Commençons par visiter les lieux.

La visite dura un peu plus d'une heure. Consciencieux jusqu'au bout, les détectives visitèrent les moindres recoins. Et puis, ils passèrent leur journée à établir le plan détaillé que nous reproduisons ci-contre.

— Maintenant, a dit Dupont, les bandits ne peuvent plus nous échapper... Ce « Manuel du Parfait Détective » est une chose bien précieuse. Si l'on suit ses indications jusqu'au dernier chapitre, on doit nécessairement trouver les coupables.

4. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Lorsque le plan fut terminé, Dupont et Dupond le considérèrent longuement.

— Et maintenant, fit Dupond, que faut-il faire ?

Dupont sortit de sa poche le « Manuel du Parfait Détective ».

— Voyons, dit-il... Page 29... « Le parfait détective commencera par élaborer un plan d'action assez souple pour que toutes les hypothèses puissent s'y inscrire. »

Dupond réfléchit pendant quelques instants.

— Ne conviendrait-il pas d'arrêter quelqu'un ? demanda-t-il.

— Non, fit Dupont, catégorique. Le livre est formel : « Le détective consciencieux se gardera de poursuivre des innocents tant qu'il reste une chance de découvrir le coupable. Il n'arrêtera ceux-ci que s'il n'a plus d'autre moyen d'en sortir. »

— Bien ! fit Dupond, résigné. Il faut donc agir !

Tous deux se penchèrent à nouveau sur le plan.



— Le fermier est sorti de la chambre par la fenêtre, fit Dupont. Pour arriver à la route, il a donc dû traverser un espace de terre battue sur lequel il faut retrouver l'empreinte de ses pas.

— Lumineux ! fit Dupond. Il faut aller voir et relever les empreintes.

Ils se rendirent instantanément sur place. Comme prévu, ils trouvèrent des empreintes fort nettes, qui allaient de la fenêtre à la route macadamisée où elles se perdaient.

— Et maintenant ? demanda Dupond.

— Minute ! fit Dupont en sortant une nouvelle fois son manuel de sa poche. Page 32 : « Lorsque le détective se trouvera en présence d'empreintes suspectes, il en fera un moulage qui servira de pièce à conviction. »

— Parfait ! fit Dupond. Faisons donc un moulage.

(A suivre.)

5. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

— Nous allons donc faire un moulage ! fit Dupont. Ça se fait avec du plâtre ?

— Et où trouverons-nous du plâtre ?

Il n'existait pas de plâtre dans la ferme. Mais un aussi fragile obstacle n'allait pas arrêter nos deux détectives.

— Faisons du plâtre ! fit Dupond.

— Je dirais même plus: Faisons du plâtre !

Ils se mirent à l'ouvrage aussitôt et rassemblèrent les matériaux nécessaires dans la cour. Ils avaient à peine commencé leur travail qu'il se mit à pleuvoir.

— Réfugions-nous dans la grange ! fit Dupont. Nous continuerons à travailler à l'abri.

Au bout de trois heures de malaxage, nos deux détectives avaient un baquet rempli de plâtre d'une bonne qualité. Ils le portèrent dehors. La pluie tombait de plus belle, mais ce n'était pas pour les effrayer. Ils portèrent leur baquet devant la façade du bâtiment. L'espace de terre battue dans lequel s'étaient imprimées les empreintes n'était plus qu'un infâme cloaque.



(A suivre.)

— Zut, fit Dupond, les empreintes ont disparu !

— Je dirais même qu'elles ont disparu, précisa Dupont. Mais alors, nous ne pouvons pas faire de moulage !

— Nous ne pouvons pas faire de moulage. A quoi emploierons-nous notre plâtre?

— Gardons-le ! fit Dupont. Si l'on trouvait une autre empreinte, il nous viendrait à point... Ce qui est embêtant, c'est que ce n'est pas prévu dans le « Manuel du Parfait Détective ».

— Tant pis ! Passons au chapitre suivant...

— « Chapitre II, lut Dupond : Des pistes à suivre ! »

— Encore marcher ! gémit Dupont. Si l'on remettait le chapitre II à demain et si on allait dormir ?

— Adopté à l'unanimité, fit Dupond. Il faut toujours remettre à demain ce qu'on ne peut pas faire le jour même.

6. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Le lendemain, il pleuvait toujours. Dupont, qui s'était éveillé le premier et qui avait passé la tête dehors, communiqua la nouvelle à son collègue.

— Quelle piste suivrons-nous ? demanda-t-il.

— Il faut partir dans la direction qu'a prise la voiture l'autre nuit, fit Dupond. Ça c'est une piste.

— Et que dit le manuel ?

Dupond sortit une nouvelle fois le précieux bouquin.

— Voyons... Chapitre II... Page 35 : « Lorsque le détective aura une piste, il la suivra jusqu'au bout... »

— Ça peut nous mener loin...

— Le devoir avant tout.

— Me ramènerez-vous mon pauvre époux? demanda la fermière entre deux sanglots.

— Nous allons partir immédiatement à sa recherche...

— Et nous vous le ramènerons mort ou vif ! fit Dupond avec un beau zèle.

Ils prirent leur parapluie et leur chapeau, puis ils prirent la route, qui, après



(A suivre.)

le village, bifurquait. Dupont et Dupond s'arrêtèrent, perplexes.

— Par où irons-nous? demanda le premier.

— « Lorsque deux voies s'ouvrent au détective, récita l'autre, qui avait ouvert son manuel, il suivra d'abord celle qui semble s'accorder le mieux avec les faits. »

— Quels sont les faits ? demanda Dupont.

— Nous cherchons une automobile ! fit Dupond.

— Dans ce cas, rétorqua Dupont, c'est simple il y a une route macadamisée et un chemin de terre. C'est manifestement la route macadamisée qui s'accorde le mieux avec l'automobile. Nous la prendrons donc !

— Nous la prendrons donc ! fit Dupond, sans se douter encore que cette décision, si conforme aux prescriptions du « Manuel du Parfait Détective » allait les mener à d'extraordinaires découvertes.

7. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

On aurait tort de ne pas considérer la chance comme l'un des éléments essentiels du difficile métier de détective; que l'on examine, par exemple, le cas de Dupont et Dupond qui marchent sur la route macadamisée, sous une pluie battante, à la recherche de la mystérieuse voiture qui a enlevé le fermier. Ils auraient pu marcher ainsi pendant des jours sans rien trouver, et le Manuel du Parfait Détective aurait fini par leur être moins utile qu'un indicateur de chemins de fer. Mais il fallait compter avec la chance. Un kilomètre plus loin, Dupont s'arrêtait :

— Qu'est-ce que c'est ça ?

Ça, c'était une plaque d'immatriculation de voiture automobile. Dupond se baissa pour la ramasser. Elle portait le numéro 182567.

Déjà, Dupont avait sorti son « Manuel ».



— Chapitre 8, lut-il. Recherche d'une voiture... « Le premier soin du détective sera de relever le numéro d'immatriculation de la voiture suspecte. »

— C'est fait ! fit Dupond, triomphant.

— Qu'est-ce qui est fait ?

— J'ai relevé le numéro...

— Et maintenant ? Voyons ce que dit le « Manuel » : « Grâce à ce numéro, la voiture sera identifiée et son propriétaire pourra être mis à la disposition de la police »

— Alors ?

— Alors ? Nous allons de ce pas à la gendarmerie... Et après, nous irons rassurer la fermière !

(A suivre.)

8. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Une heure plus tard, nos deux détectives pénétraient en coup de vent à la gendarmerie et réveillaient le brigadier de service qui somnolait devant sa table.

— Voilà ! fit Dupond, en jetant devant lui la plaque d'immatriculation.

— Qu'est-ce que c'est ? fit le brigadier...

Dupont entreprit de lui expliquer dans ses moindres détails l'histoire de l'enlèvement du fermier.

— Il a été enlevé la nuit par cette voiture dont voici le numéro. Retrouvez la voiture et nous tiendrons l'agresseur et sa victime...

— Vous croyez ? fit le brigadier, sceptique.

— Puisque je vous le dis. Nous, on est détectives. D'ailleurs, le « Manuel du parfait détective » est formel.



— Si vous êtes certains du résultat, fit le brigadier, c'est différent. Je vais téléphoner à Bruxelles pour identifier la voiture...

Lorsqu'ils furent dehors, Dupont et Dupond décidèrent d'aller fêter leur succès à l'estaminet du coin. La séance se poursuivit jusqu'au crépuscule. La route qui ramena les Dupont à la ferme fut plutôt sinueuse.

La fermière, qui les attendait sur le pas de la porte ne fit pas attention à leur état illuminé. D'aussi loin qu'elle les vit elle leur cria :

— Les gendarmes ont téléphoné ! On a arrêté le « gannstère »!

(A suivre.)

9. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Le « gannstère » avait été arrêté à Bruxelles. On l'attendait au village où on avait décidé de l'expédier pour le mettre à la disposition des deux célèbres détectives. Mais dès le lendemain matin, sans attendre l'arrivée du criminel, Dupont et Dupond se précipitèrent à la gendarmerie pour obtenir des détails complémentaires.

On les y reçut avec beaucoup de considération. Le brigadier les regardait d'un air admiratif.

— Dites donc, fit-il avec une nuance de respect dans la voix. Qu'est-ce que c'est ce bouquin dont vous me parliez hier ? Le « Manuel du Détective », je crois...

— Pardon ! fit Dupont : du Parfait Détective... C'est l'instrument indispensable du métier. Sherlock Holmès en avait toujours trois ou quatre exemplaires dans sa poche.



— Vous ne pourriez pas me le prêter ?

Dupont et Dupond eurent un sursaut d'indignation.

— Prêter notze « Manuel »? Impossible.

— Et où peut-on l'acheter ?

— Ça ne s'achète pas ! fit Dupont, sec.

— Un vrai détective nait avec, ajouta Dupond, lyrique. Si vous ne l'avez pas, vous n'êtes pas un parfait détective...

La déception du brigadier faisait peine à voir. Dupont crut devoir le consoler.

— Nous vous donnerons quelques tuyaux. Mais revenons à notre affaire. Qui est ce criminel ? Je parle que c'est un long maigre avec une petite moustache noire et qu'il doit avoir une trentaine d'années...

— Je ne sais pas, fit le brigadier. Mais si vous le dites, ce doit être vrai... C'est beau, la science...

(A suivre.)

10. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Une voiture s'arrêta devant le perron de la maison communale, où était installée la gendarmerie.

— Voilà votre criminel, fit le brigadier qui regardait par la fenêtre.

— Oh! fit Dupont en regardant à son tour. Il a l'air terrible!

— Terrible! fit Dupond...

Un petit bonhomme, coiffé d'un béret alpin, sortit de la voiture, suivi par un policier en civil, qui le tenait aux menottes. Il avait — le petit bonhomme, pas le policier— un visage rose et joufflu. Seule l'imagination de Dupont et Dupond pouvait lui donner l'air terrible. Il semblait plutôt quelque ange, tout étonné de se trouver descendu sur la terre. Il était habillé d'une manière fort soignée : veston rayé, gilet beige, pantalon noir et guêtres crème. Avec le béret alpin, cela faisait un ensemble plein d'originalité.



Le policier et son prisonnier disparurent sous le porche. Cinq minutes plus tard, on frappait à la porte du bureau et, poussé par le policier, le petit homme joufflu fit son entrée.

Dupont et Dupond, la moustache en bataille, l'œil sévère, debout derrière la table, regardèrent leur prisonnier :

— Votre nom? fit Dupont.

— Jules Saturnin, répondit poliment le petit homme en tirant son chapeau. Et le vôtre?

— Pas d'insolence! fit Dupond. C'est nous qui interrogeons. Nous sommes les détectives.

— Non? fit le petit homme d'un air absolument ravi. Et dire que j'ai toujours eu envie de voir des détectives de près...

(A suivre)

11. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

— Pas d'insolence! fit Dupont d'un ton encore plus sévère. Vous êtes le propriétaire de la voiture 182567.

— Formidable! fit le petit homme. Les détectives devinent tout! Vous êtes vraiment très fort. Qui vous l'a dit?

— Assez! tonitrua Dupond. Assez! C'est nous qui posons les questions. Ainsi, vous reconnaissez être le propriétaire de la voiture 182567. Qu'avez-vous fait du fermier?

— Quel fermier ?

— Le fermier qui a été enlevé dans votre voiture, il y a deux nuits. Pourquoi l'avez-vous enlevé?

Le petit homme semblait sincèrement surpris.

— Je n'ai pas enlevé de fermier, dit-il. Je n'ai aucune haine particulière contre cette sorte de citoyens.

— Assez de sarcasmes! fit Dupont. Nous avons vu votre voiture... Inutile de nier.



Vous avez perdu votre plaque d'immatriculation sur la route, et nous l'avons trouvée.

D'un grand geste, Dupont tira la plaque de la poche intérieure de son veston et la jeta sur la table.

— Vous la reconnaissez?

— Chic! fit le petit homme. C'est la plaque qu'on m'a volée il y a quinze jours... C'est gentil de me l'avoir retrouvée...

Effondrés, Dupont et Dupond regardaient stupidement le petit homme qui paraissait absolument enchanté.

— D'ailleurs, fit-il, comment aurais-je pu perdre cette plaque où vous dites, il y a deux jours, alors que ma voiture est en réparation au garage depuis plus de deux semaines.

(A suivre)

12. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Ce premier échec ne découragea pas Dupont et Dupond. Ils retournèrent à la ferme pour y faire rapport à la fermière, et calmer ses appréhensions.

— Voyons ! fit Dupond. Quelle est la difficulté ?

— C'est de retrouver la voiture dans laquelle le fermier a été enlevé...

— Très bien... Comme nous ne pouvons pas retrouver la voiture, tâchons de retrouver le fermier !

— Idée lumineuse, fit Dupont. Comment procéderons-nous ? Voyons le Manuel... Chapitre 17, page 82 : La recherche des disparus. Lorsque le détective recherche un individu disparu, il est bon de transmettre sa photographie aux journaux, et de prier toute personne possédant des renseignements sur cet individu de les communiquer à la police. Un autre système consiste à remettre la photo à un radiesthésiste qui, en promenant



son pendule au-dessus du document, peut établir l'endroit où se trouve la victime. »

— Comme le professeur Tournesol ! fit Dupond. Si on essayait ?

— Il nous faut une photo de votre époux, fit Dupont en se tournant vers la femme.

— Une photo, mon bon monsieur ? Il n'y a guère que celle-là, au mur... Vous n'allez pas me la prendre ?

— Non, non, fit Dupont, en décrochant le cadre... Une expérience.

Il posa la photo sur la table.

— Et le pendule ? demanda Dupond.

— On va en faire un. Vous avez du fil, Madame la fermière ? Voilà... C'est très [illegible] fourchette au bout... Et voilà notre pendule.

[illegible] dit fièrement l'instrument et se mit à le faire osciller au-dessus de la photo.

(A suivre)

13. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Le pendule fut à peine posé au-dessus de la photo du fermier qu'il se mit à osciller énergiquement d'Est en Ouest.

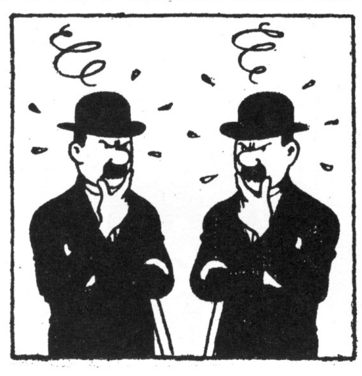
— Bien, fit Dupont. Moi, je pars dans un sens et toi dans l'autre.

— C'est idiot, répondit Dupond. Nous risquons de faire chacun le tour du monde de notre côté.

— Evidemment, fit Dupont en se grattant le crâne d'un air perplexe. Mais alors, que faut-il faire ?

— C'est simple ! Il faut reprendre l'enquête à son point de départ. Qu'avons-nous appris jusqu'à présent ?

— Que le fermier a disparu dans la nuit de mardi à mercredi, qu'il a été enlevé dans une voiture qui est partie dans la direction du nord, que cette voiture portait la plaque 182567 précédemment perdue par M. Jules Saturnin...



— Que le fermier a quitté sa chambre par la fenêtre, alors qu'il lui était tout aussi facile de sortir par la porte... Cela fait déjà beaucoup de choses. Mais il est une chose qu'il faut savoir avant tout : est-il parti de son plein gré, ou a-t-il été enlevé ?

— Bizarre, fit Dupont. Je n'y avais pas pensé... Au fait, est-il sorti en bonnet de nuit ou en costume de velours ?

— Mon bon monsieur ! fit la fermière. Il s'est habillé des pieds à la tête avant de sortir : son costume du dimanche n'est plus dans l'armoire et ses chaussures ont disparu...

— Mais alors, fit Dupond, alors il est parti de son plein gré ! Mais ça change tout !

(A suivre)

14. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

— Minute ! fit Dupont. Ça ne va pas...

— Comment, ça ne va pas ?

— Non. S'il était parti de son plein gré, il aurait laissé un mot, ou il aurait envoyé de ses nouvelles. Et puis, pourquoi ceux qui l'ont enlevé auraient-ils dû fixer à leur voiture une plaque volée ?

— En effet, reconnut Dupont. C'est troublant. Donc, il n'est pas parti de son plein gré...

— Si. Puisqu'il s'est habillé avant de partir, et qu'il n'a pas fait de bruit pour ne pas réveiller son épouse. En réalité, il s'est levé et il s'est habillé de son plein gré pour suivre les occupants de la voiture. J'en déduis donc...

Dupond prit un air inspiré, comme il avait lu qu'en prenait parfois Sherlock Holmès.

— Tu en déduis ? fit Dupont vivement intéressé.



— J'en déduis qu'il connaissait les occupants de la voiture et qu'il les attendait puisqu'il était prêt à partir avec eux...

— Donc, fit Dupont avec une certaine apparence de logique, donc il est parti de son plein gré !

— Oui. Mais il avait l'intention de revenir avant le matin, sans quoi, il aurait laissé un mot. Et les occupants de la voiture avaient des projets peu avouables, puisqu'ils avaient camouflé leur numéro. Il faut donc craindre le pire...

En entendant ces mots, la fermière s'évanouit une nouvelle fois. Et il fallut à nouveau 10 bonnes minutes pour la ranimer.

(A suivre)

15. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Lorsqu'ils eurent étendu la brave dame sur son lit, et après avoir calmé ses appréhensions, Dupont et Dupond décidèrent de regarder la situation en face.

— En somme, résuma Dupont, il est certain que le fermier connaissait ses agresseurs. Il faut donc faire une enquête auprès de ceux avec qui il était en rapports...

— La fermière n'est guère en état de répondre à nos questions.

— Une idée! Si l'on interrogeait le valet de ferme?

— Parfait !

Le valet de ferme était à l'écurie, occupé à panser les chevaux.

— Mon ami, fit Dupont, nous avons quelques questions à vous poser...

Ce valet de ferme était un petit rouquin à l'air rusé. Il se tourna vers les deux détectives.

— Moi, je ne sais rien, fit-il d'un ton buté.



— Mais vous devez bien savoir si votre maître était en rapports avec des gens qui venaient parfois le voir en automobile?

— En automobile? Ben, faudrait voir... Y avait M. le bourgmestre, qui venait parfois lui acheter des légumes..

— Bon. Et c'est tout? Il n'y en avait pas d'autres? Des gens qui venaient depuis quelque temps?

— Ben, maintenant que vous en parlez, il y avait deux messieurs de la ville, qui sont venus quelque fois... Ils avaient toujours des airs pas catholiques, et le patron allait avec aux cabaret du village..

— Voilà! fit Dupont triomphant. Et de quoi parlaient-ils?

— Ça! fit le valet, vous m'en demandez trop...

(A suivre)

16. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Le soir même, Dupont et Dupond retournaient au café du village. La fermière, qui les vit partir, leur manifesta sa réprobation.

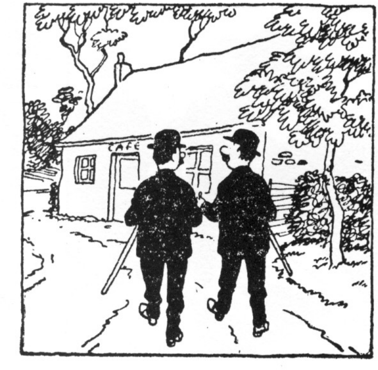
— Vous n'allez pas encore revenir comme la dernière fois ? C'est une honte de vous mettre à boire à votre âge...

— Nous ne buvons jamais que de l'eau ! fit Dupont d'un air digne.

— Et c'est ça qui vous monte à la tête...
— Non, fit Dupond. La dernière fois, c'était un accident. Mais aujourd'hui, nous ne boirons que de l'eau, pour avoir l'esprit clair...

Fidèles à leurs principes, lorsqu'ils furent attablés au cabaret, ils commandèrent deux verres d'eau nature.

— Vous êtes malades ? demanda l'aubergiste, d'un air inquiet.



— Non. Mais nous ne venons pas ici pour boire...

— Ah ? Vous attendez quelqu'un ?

— Peut-être... Dites-nous, monsieur le cabaretier, notre ami le fermier venait parfois chez vous ?

— Oh, souvent ! Et il ne buvait pas de l'eau lui ! Tenez, la dernière fois qu'il est venu avec les deux messieurs de la ville qui l'accompagnaient souvent, ils ont bu de la bière de deux heures de l'après-midi à sept heures du soir... Et puis, le fermier est rentré, et les deux autres sont restés ici, à boire, jusqu'à une heure du matin... qu'est-ce qu'ils avaient comme cuite ! Tenez, justement, c'est le jour où le fermier a disparu !

(A suivre)

17. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Dupont se leva, tellement agité qu'il renversa son verre d'eau dont le contenu alla se répandre dans le gilet de son collègue.

— Idiot ! fit Dupond. Tu ne pourrais pas faire attention ?

— C'est pas la peine d'en faire un drame. Patron, apportez un autre verre d'eau pour monsieur ! Vous disiez que c'était le jour où... Mais alors... mais alors...

Dupont était dans un tel état qu'il bégayait. Son collègue vint heureusement à son secours.

— Mais c'est maintenant que vous dites ça ? Mais c'est très important, ça ! Quand ils sont sortis d'ici, les deux individus en question sont allés prendre le fermier chez



lui, où il les attendait. Et ce sont eux qui l'ont enlevé ! Et vous dites qu'ils étaient saoûls ?

— Comme des Polonais, monsieur le détective !

— Et qu'est-ce que c'était pour des gens?

— Eh bien ! c'étaient des gens de la ville...

— Mais encore ? De quoi parlaient-ils avec le fermier ?
Le cabaretier prit un air de dignité offensée.
— Là, dit-il, vous m'en demandez trop... Je n'écoute jamais ce que disent mes clients. Je suis la discrétion en personne...

(A suivre)

18. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

— Vous êtes la discrétion même ? fit Dupont. Ça tombe bien. Nous aussi. Vous pouvez tout nous dire...

— C'est que, fit l'aubergiste, c'est délicat. Si je parlais, j'aurais des choses graves à dire...

— Parfait, parfait. Prenez un apéritif sur notre compte, et asseyez-vous.

— Soit. Mais alors, il faut que vous trinquiez avec moi... Trois apéritifs ?
— D'accord !

L'aubergiste servit les trois consommations et vint s'asseoir devant Dupont et Dupond avec un air de conspirateur.

— A la vôtre! fit-il en vidant son verre.

— On vous écoute, fit Dupont après avoir vidé le sien et après avoir manqué de s'étrangler.



— Bien, fit le patron. Un instant. Je vais resservir trois verres. Si, si... C'est ma tournée !

Lorsque les verres furent sur la table, il se décida enfin à parler.

— Eh bien, voilà, dit-il. Chaque fois qu'ils venaient ici, ils parlaient à voix basse et je n'entendais presque rien de ce qu'ils disaient. Mais je suis sûr que le dernier jour, au moment où le fermier allait partir, le plus grand des deux a dit : « Alors, où va-t-on le tuer ? »

— Il a dit ça ? fit Dupond en s'étranglant à moitié dans son verre.
— Oui. Et le fermier a répondu : « Dans le pré en lisière du Bois Roland... »

(A suivre)

19. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Dupont et Dupond dormirent tard le lendemain. Rapport aux quelques apéritifs qu'ils avaient pris la veille. Ce fut la fermière qui vint les réveiller, sur le coup de 10 heures, avec une vive réprobation.
— Paresseux, leur dit-elle. C'est ainsi que vous allez à la recherche de mon pauvre époux ? Le soleil est levé depuis si longtemps qu'il pense déjà à son coucher... Allons debout

Dupont et Dupond, un peu honteux ne se le firent pas dire deux fois. Une demi-heure plus tard, après avoir rapidement déjeûné, ils se mettaient en route vers le pré dont l'aubergiste leur avait parlé. Ils étaient certains d'y découvrir la vérité, car l'endroit se trouvait à gauche de la route, un peu plus loin que l'endroit où



ils avaient trouvé la plaque d'immatriculation.
Lorsqu'ils arrivèrent à hauteur du pré, ils aperçurent, sur l'accotement les traces de pneu d'une voiture qui devait avoir stationné là quelques heures.
— Ah ah ! fit Dupont. Il faut faire un moulage !
— Avec quoi ? demanda Dupond. Nous n'avons pas de plâtre... Mais j'ai mieux que ça : j'ai emporté mon appareil photographique.
Et il photographia soigneusement ces empreintes qui devaient, selon lui, appartenir à la catégorie des empreintes dites révélatrices.

(A suivre)

20. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Lorsqu'ils se furent acquittés de cette première tâche, ils s'engagèrent dans la prairie, les yeux baissés vers le sol, pour ne manquer aucun indice. Le premier résultat de cette méthode fut que Dupond buta contre un pavé et s'étala de tout son long dans l'herbe mouillée.

Le second résultat fut plus concluant : Dupont poussa soudain un cri .

— Là . dit-il. Là ! Il y a du sang !

Dupond s'approcha à son tour et regarda. Sur le sol, au beau milieu de la prairie, il y avait une large tache rouge et au centre de cette tache, quelques débris sanguinolents.

— Des viscères ! fit Dupont. Tu as un journal ?



— Pour quoi faire ?

— Pour les envelopper. Ce sera notre première pièce à conviction.

— Tu... Tu crois... que c'est un morceau de la victime ?

— Certainement ! fit Dupond, catégorique : la pauvre victime que le fermier et ses complices avaient projeté d'assassiner.

— Mais alors, la disparition du fermier, c'est de la frime ?

Mystère ! Je n'y comprends plus rien. A vrai dire, je n'y ai jamais rien compris.

Ni moi ! fit Dupont, modeste. Emballons donc les viscères...

(A suivre)

21. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Lorsqu'ils revinrent à la ferme avec leur paquet sous le bras, la fermière vit à leur air triomphant qu'ils avaient découvert quelque chose.

— Vous avez retrouvé mon homme ? leur cria-t-elle ?

— Non, fit Dupont. Mais nous sommes sur la voie d'une découverte sensationnelle. Nous ne pouvons pas vous en dire plus pour l'instant.

Ils se retirèrent dans leur grange sous l'œil méfiant du valet de ferme..

— Qu'allons-nous faire ? demanda Dupond.

— Il faut faire analyser ces restes. Mais où ?

— Nous allons demander au docteur du village... Mais...



— Mais quoi ?

— Eh bien, il y a une chose qui m'inquiète... Nous avons retrouvé les restes de la victime. Mais qui est l'assassin ?

— L'assassin ? fit Dupont. Ciel ! C'est le fermier !

— Alors, tout s'explique. Voilà pourquoi il a disparu ! Il s'est enfui avec ses complices une fois son coup fait...

— Si nous poursuivons notre enquête, nous allons le faire arrêter. Nous ne pouvons pas faire ça ! Il nous a donné l'hospitalité.

— Tant pis, fit Dupond. Le devoir avant tout !

(A suivre)

22. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

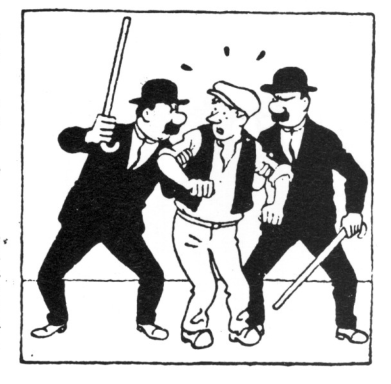
Le docteur apporta le lendemain le résultat de l'analyse. Il tint à venir lui-même rendre visite aux deux célèbres détectives.

— C'est surprenant ! dit-il. Les viscères que vous m'avez apportées sont des viscères de vache.

— De vache ? ? s'exclamèrent ensemble Dupont et Dupond.

— Oui. De vache adulte !

(La scène se déroulait dans la cour de la ferme devant le tas de fumier. Dupont et Dupond furent tellement surpris par la révélation du médecin qu'ils reculèrent de deux pas et s'étalèrent avec un ensemble parfait sur le fumier. A leurs cris, le valet de ferme accourut et les aida à se relever.



— Voilà, fit le docteur. Je ne puis plus vous être utile ?

— Merci docteur, merci, fit Dupont d'une voie éteinte.

Lorsqu'il fut parti, Dupont et Dupond prirent chacun le valet de ferme par un bras.

— Et maintenant, fit Dupont, menaçant, il faut nous dire la vérité !



(A suivre)

23. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Le valet semblait ne pas en mener large. Il lançait des regards sournois à droite et à gauche.

— Je ne sais rien, fit-il d'un air buté.

— Facile à dire, fit Dupont. Combien de vaches y a-t-il dans la ferme ?

—Sans vous compter, bien entendu, fit Dupont.

— Six, fit le valet.

— Montrez-les nous !

— A vrai dire, depuis trois jours, il n'y en a plus que cinq... Le maître avait dit la veille de sa disparition qu'il fallait laisser la Roussette pour la nuit dans le pré bois Roland... Quand j'ai été voir le lendemain, elle n'y était plus !

— Ah ! fit Dupont, triomphant. Nous y voilà... Et vous saviez pourquoi il voulait l'y laisser ?



Le valet de ferme voulut d'abord s'enfermer dans un silence obstiné.

— Bien, fit Dupond. Dans ce cas, nous allons appeler les gendarmes.

— Non, fit le valet. Je ne suis pour rien là-dedans. Le maître avait dit qu'il allait l'abattre pour la vendre à deux messieurs de la ville.

Dupont et Dupond lâchèrent en même temps les bras du valet. La fermière, qui avait vu la scène de loin, accourait comme une furie.

—J'ai tout vu, dit-elle. Vous voulez l'arrêter ? C'est lui l'assassin de mon pauvre mari ?

Dupont et Dupond eurent toutes les peines du monde à maîtriser la brave femme qui voulait tomber à bras raccourcis sur « l'assassin ».

24. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Lorsque la fermière fut retournée à ses fourneaux, Dupont et Dupond reprirent l'interrogatoire. Ils menèrent le valet dans la grange.

— Maintenant, firent-ils en chœur, fini de mentir. Sinon, les gendarmes !

— Bien, bien, fit le valet, bougon.

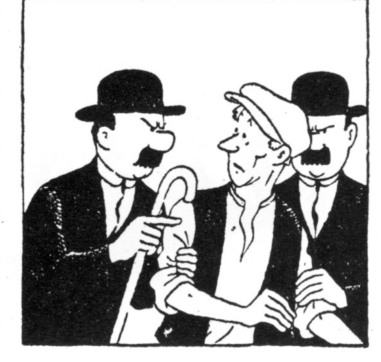
— Ces deux messieurs étaient déjà venus auparavant ?

— Oui. Ils venaient presque tous les mois. Et chaque fois, il y avait une bête de moins le lendemain.

— Ça m'a l'air d'être une affaire d'abatage clandestin, fit Dupont.

—Tu crois ? demanda Dupond. C'est bien possible.

— Mais ça n'explique rien... Vous ne connaissez pas le nom de ces individus ?



— Non, fit le valet qui paraissait sincère. Mais je connais le nom du boucher pour lequel ils travaillaient... Attendez... C'était quelque chose comme Saturnin Fabre...

Dupont eut une subite inspiration.

— Jules Saturnin ! fit-il. C'est ça ?

— Tout juste, Monsieur. Vous avez mis le doigt dessus...

— Jules Saturnin ? demanda Dupond. Ça ne me dit rien.

— Mais si, fit Dupont : le propriétaire de la voiture dont nous avons retrouvé la plaque d'immatriculation !



(A suivre)

25. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Le lendemain matin, un policier ramena Jules Saturnin au bureau de la gendarmerie du village. Quand il y pénétra, le petit bonhomme avait l'air sérieusement peiné.

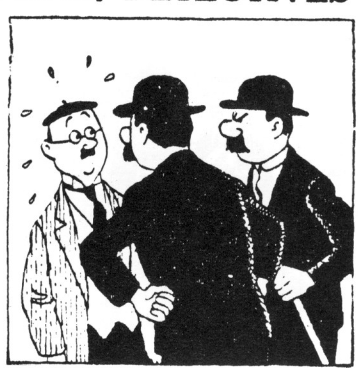
— Messieurs, dit-il fort courtoisement en s'adressant aux deux détectives, je trouve que vous agissez bien mal avec d'honnêtes citoyens...

— Silence ! fit Dupont d'une voix de tonnerre. C'est nous qui parlons ! Cessez de prendre votre air de victime. Nous savons tout !

— Mais il n'y a rien à savoir, fit le petit homme d'un ton pleurnichard. Je suis un honnête commerçant.

— Vous vous faisiez livrer de la viande par deux individus qui s'approvisionnaient dans le village.

— C'est bien possible, fit M. Jules Saturnin en rougissant. Comme tout bon commerçant...



— Nous ne sommes d'ailleurs pas ici pour nous occuper du marché noir, reprit Dupont. Mais nous voudrions savoir quand on vous a livré de la viande pour la dernière fois ?

— Oh, fit le petit homme. La semaine dernière, mes fournisseurs m'ont apporté une vache. Depuis je ne les ai plus revus...

— Ils vous ont apporté une vache ? fit Dupont. Alors, tout est éclairci...

— Bien sûr, fit Dupond. Il ne reste plus à expliquer qu'un point : la disparition du fermier. Tout est à recommencer...



(A suivre)

26. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

M. Jules Saturnin eut l'air de trouver la plaisanterie excellente. Il ricana.

— C'est un drôle de métier que le métier de détective, dit-il. On cherche un homme et on trouve une vache...

— Assez de sarcasmes ! fit Dupont d'une voix terrible. Rira bien qui rira le dernier. Et d'abord, qui nous dit que vous n'êtes pas complice du meurtre du fermier ?

— Qui vous dit que le fermier est mort ? demanda M. Saturnin en ricanant de plus belle.

Dupont et Dupond se regardèrent.

— C'est juste, ça ! fit Dupont.

— S'il n'est pas mort, fit Dupont, il ne



s'en porte guère mieux. Dieu sait dans que état nous le retrouverons...

— Il faudrait établir le moment exact de sa disparition, opina Dupont.

M. Jules Saturnin toussota.

— Vous pourriez peut-être, par la même occasion établir le moment exact où moi je pourrais disparaitre, fit-il. Mes affaires m'appellent. Je ne suis pas détective, moi !

— Ah, vous ! fit Dupont, filez, mais tenez-vous à la disposition de la justice. Sans quoi...



(A suivre)

27. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Les deux détectives rentrèrent tard à la ferme. La fermière leur avait préparé un bon repas qu'ils prirent devant l'âtre dans la salle commune. Tout en mangeant, ils discutèrent le coup.

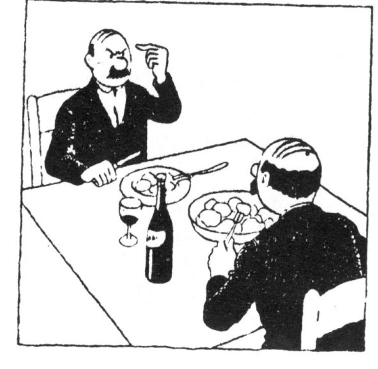
— Voici le moment le plus pénible d'une enquête fit Dupont en levant le doigt. Le moment où il faut réfléchir...

— Exact, répliqua Dupond. Le moment où il faut faire fonctionner les petites cellules grises...

— Qu'est-ce que c'est ça ? demanda Dupont.

— Ce sont des trucs que les détectives ont dans leur cerveau et qui les rendent plus intelligents que le commun des mortels.

— J'ai ça dans le cerveau ? demanda Dupont.



— Non, fit l'autre. Pas toi. Moi... Je vais faire des déductions...

— Qu'est-ce que c'est ça ?

— Eh bien, c'est un truc que font les détectives avec leurs petites cellules grises, et qui leur permet de découvrir la vérité

— Tu aurais peut-être pu commencer le premier jour, fit Dupont, si c'est tellement facile.

— Mieux vaut tard que jamais, fit Dupond, modeste. Je vais donc faire des déductions. D'abord...

— D'abord, fit la fermière qui venait d'entrer, vous feriez bien de manger. Votre souper va être froid. Vous discuterez après...

(A suivre)

28. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Lorsqu'ils eurent expédié leur dîner, Dupont et Dupond allèrent s'asseoir devant l'âtre.

— Alors, fit Dupont, c'est maintenant que tu vas faire fonctionner tes petites cellules grises.

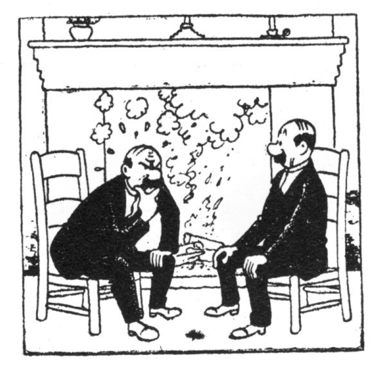
— J'ai déjà commencé, répondit Dupond Laisse-moi tranquille : je déduis...

Pendant cinq minutes, le silence le plus complet régna dans la pièce. Dupont, qui s'ennuyait, regardait le plafond et essayait de se donner une contenance.

— Ça y est! fit-il tout à coup. Première déduction : Si le fermier est introuvable, c'est qu'il a disparu. S'il a disparu, il y a deux hypothèses : ou bien il est mort...

— Dans ce cas-là, fit Dupont, il n'y a plus rien à faire.

— Si : on doit faire justice et arrêter l'assassin. Ou bien, le fermier n'est pas



mort. Alors, il faut le retrouver, et découvrir pourquoi il a disparu...

— Et comment saurons-nous s'il est mort ou pas?

— En réfléchissant. S'il est mort, il faut dresser une liste de suspects. D'abord, il y a les deux mercantis qu'on n'a pas encore retrouvés. Ensuite, il y a M. Saturnin. Enfin, il y a le valet de ferme.

— Moi, fit Dupont, j'en connais encore un... Ou plutôt une ...

— Qui donc? fit Dupond.

— La fermière : elle peut avoir tué son époux pour en hériter .. On pour épouser le valet de ferme...

Dupond eut un air de profonde pitié.

— Idiot! dit-il simplement. Ça, ce ne sont pas des déductions. Ce sont des hypothèses gratuites.

(A suivre)

29. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

— A mon avis, fit Dupont, nous n'arriverons à rien tant que nous ne saurons pas à quel moment et dans quelles circonstances le fermier a disparu.

— Bien raisonné, fit Dupond admiratif. Et comment le saurons-nous ?

— Il y aurait bien un moyen de le savoir. Mais...

— Mais quoi ?

— Il suffirait de le demander aux deux mystérieux visiteurs qui sont venus le chercher en voiture. Mais comment pourrons-nous les retrouver ?

— Crois-tu que ce M. Saturnin ne pourrait pas nous le dire ?

— Je suis persuadé qu'il connait leur adresse, mais qu'il ne veut pas nous la donner pour ne pas leur créer des ennuis... Tiens, il y a un beau clair de lune. Si nous allions prendre le frais à la porte ?

— D'accord...

— Moi fit Dupont, en s'appuyant au



chambranle de la porte, je suis pour les méthodes fortes. Il faudrait passer ce M. Saturnin à tabac...

— Peut-être, fit Dupond.

A ce moment, on entendit au loin le bruit d'une voiture qui arrivait à toute allure, et ses phares balayèrent la porte. Elle freina brusquement avant d'arriver à la ferme, et s'arrêta juste devant la porte.

Ciel ! fit Dupont, je la reconnais. C'est la voiture de l'autre jour... Celle qui est venue enlever le fermier...

Deux hommes étaient descendus. Dans la demi-obscurité, on ne distinguait pas très clairement leurs visages. Ils s'approchèrent de Dupont et de Dupond.

— Le fermier est-il là ? demanda le premier d'une voix un peu gutturale.

Dupont et Dupond en tombèrent assis sur le seuil.

(A suivre)

30. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Ce fut Dupont qui se ressaisit le premier.

— Le fermier ? dit-il. Mais entrez donc, messieurs. Il vous attend !

Les deux individus pénétrèrent dans la ferme et Dupond ferma la porte derrière eux. Lorsque tous les quatre furent réunis dans la pièce, Dupond s'avança vers les deux hommes :

— Ah ah ! Et maintenant, à nous deux !

— Pardon, pardon, fit Dupont. A nous quatre ! Qu'avez-vous fait du fermier, assassins ?

— Qu'est-ce que vous dites ? fit le plus grand des deux hommes. C'est plutôt à vous de nous dire ce que vous en avez fait... Où est-il ?

— Il a disparu depuis le jour où vous êtes venus l'enlever pour aller abattre une vache au pré du Bois Roland...

Les deux hommes pâlirent.

— Il ne faut pas essayer de nous rouler, fit Dupont. Vous comprenez, nous, on n'est



pas des détectives pour rien. On a fait des études de détectives, alors, on sait comment il faut s'y prendre : vous avez enlevé le fermier et vous avez abattu une vache. La vache vous l'avez vendue à un individu nommé Saturnin. Mais qu'avez-vous fait du fermier ?

— Mais nous pensions le trouver ici, fit le premier des deux hommes. Nous sommes de bonne foi...

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Eh bien, après l'abatage, on est allé avec lui boire un verre en ville...

— Au milieu de la nuit ?

— Bien sûr... On s'est quitté à cinq heures du matin, et il s'est dirigé vers la gare du Nord pour prendre son train...

(A suivre)

31. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

— Donc, fit Dupont, si je vous comprends bien, le fermier vous a quitté à cinq heures du matin pour aller prendre son train à la gare du Nord. Où vous êtes-vous séparés?

— Dans une rue proche du boulevard Adolphe Max... A cinq minutes de la gare.

— Etait-il ivre?

— Plus ou moins...

— Avait-il de l'argent sur lui?

— Je n'en sais rien...

— Vous lui aviez payé sa vache?

— Oui...

L'homme ne répondait qu'à regret aux questions qu'on lui posait. Il ne paraissait pas très à l'aise.

— Combien? fit Dupond.

— Nous lui avons remis vingt mille fr. de la main à la main, fit le second hom-



me, qui avait compris que le meilleur parti était de dire la vérité.

— Et c'est lui qui a payé à boire?

— Nous avons payé chacun quelques tournées...

— Bien sûr, fit Dupont. Mais il a montré son argent en payant?

— On a dû le voir...

— C'est bien ça, fit Dupont en se tournant vers son collègue : le malheureux n'est jamais arrivé à la gare. Il a dû être attaqué en route, délesté de son argent...

— Mais on aurait dû retrouver son cadavre...

— A moins que les assassins ne l'aient fait disparaître...

(A suivre)

32. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Les deux hommes s'étaient insensiblement rapprochés de la porte. Ils considéraient Dupont et Dupond avec un air de profonde stupéfaction.

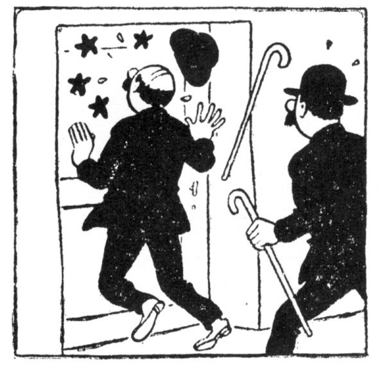
— Au fond, fit le premier, pourquoi aurait-on fait disparaître le cadavre ? Ça ne tient pas debout...

— Dans les enquêtes criminelles, fit Dupont d'un air sentencieux, il ne faut pas chercher la logique. Si elles étaient logiques, les détectives auraient le jeu trop facile, et on n'aurait rien à faire d'hommes de notre trempe...

— De notre valeur, ajouta Dupond.

— Donc, reprit Dupont, pas de logique. Guerre à la logique. Le cadavre du fermier a disparu puisqu'il n'est pas logique qu'il ait disparu... Vous comprenez ?

— Très bien, fit le premier des deux hommes sur un ton éminemment convaincu. Mais



si le fermier avait tout simplement fait une fugue pour aller dépenser son argent ?

— Ah non ! fit Dupont. Ce serait trop simple... Maintenant, messieurs, nous allons vous soumettre à un interrogatoire précis. Votre identité ?

Au même instant ceux-ci s'étaient rués sur la porte et détalaient à toutes jambes, après avoir refermé la porte derrière eux et enfermé les deux détectives.

— Flûte alors ! fit Dupont qui, lancé à la poursuite des deux trafiquants, s'était flanqué le nez sur la porte.

Dehors, on entendit le moteur de la voiture qui tournait. Et quand, cinq minutes plus tard, la fermière, alertée par leurs cris, vint délivrer les deux détectives, la voiture était déjà loin.

(A suivre)

33. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

— Qu'allons-nous faire ? demanda Dupont d'un air perplexe.

— Téléphoner à la gendarmerie, fit Dupond. Nous ne pouvons pas courir derrière l'auto...

Ils se précipitèrent au téléphone, et obtinrent rapidement le poste de gendarmerie du village.

— Allo, Monsieur le brigadier. Ici, Dupont et Dupond, détectives... Nous avons reçu la visite des deux trafiquants avec qui le fermier était parti la nuit de sa disparition...

— ...

— ... Où ils sont ? Eh bien, justement, nous ne savons pas... Ils sont partis !

— ...

— Non, nous ne sommes pas idiots ! Ils nous ont fermé la porte au nez !

— ...



— Les arrêter ? Non, ce n'était pas possible. Nous n'étions que deux contre deux...

— ...

— Le numéro de la voiture ? Non, nous ne l'avons pas relevé... Elle est partie par la grand'route... Vous allez essayer de la faire arrêter par la gendarmerie ? Bravo !

Dupond raccrocha et se frotta les mains avec un air de grande satisfaction.

— Cette fois, nous avons bien travaillé ! fit-il. Je suis fier de nous !

— Et maintenant? demanda Dupont.

— Maintenant ? Attendre, et ne pas s'énerver.



(A suivre)

34. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Le lendemain, il faisait un temps radieux. Pour se reposer de toutes les fatigues de leur épuisant travail de la veille, Dupont et Dupond avaient dormi tard. Il était près de 10 heures lorsqu'ils vinrent prendre leur petit déjeûner.

— C'est pas en dormant comme ça que vous retrouverez mon époux, fit la fermière d'un ton de reproche.

La sonnerie du téléphone les dispensa de répondre. C'était le brigadier qui les appelait. Dupont prit la communication. Lorsqu'il revint, il avait l'air radieux.

— On a rattrapé les deux forbans, dit-il. Ils seront à la gendarmerie dans un quart d'heure. Le brigadier demande que nous allions les interroger.

Dix minutes plus tard, ils partaient vers le village, et lorsqu'ils arrivèrent au poste, les deux trafiquants y étaient déjà, enca-



drés par les deux gendarmes qui les avaient arrêtés à dix kilomètres de là.

— Ah ah, fit Dupond, vous croyez qu'il était tellement facile d'échapper à de vrais détectives. Fini de rire ! Qu'avez-vous fait du fermier ?

— Rien, fit le premier des deux hommes. Nous ne savons pas ce qu'il est devenu ..

— Et pourquoi vous êtes-vous enfuis, hier soir...

Nous ne voulions pas avoir affaire avec la gendarmerie, rapport à notre commerce... Mais nous vous avons dit tout ce que nous savions à propos du fermier.

Et il fut impossible de leur en faire dire davantage.



35. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

A tout hasard, on arrêta les deux trafiquants, mais il semblait bien que leurs déclarations étaient sincères. Dupont et Dupond semblaient très marris de leur échec.

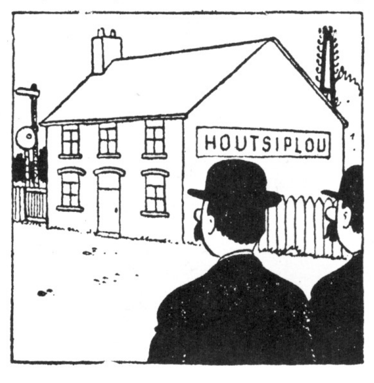
— Si nous faisions fonctionner nos machins gris, fit Dupont. Ça donnerait peut-être un résultat...

— Peut-être, fit Dupond, sans conviction. Et le Manuel du Parfait Détective, qu'est-ce qu'il dit ?

Dupont tira le précieux bouquin de la poche de son veston.

— Voyons... Chapitre 84 : Comment sortir d'une impasse : lorsque le détective se trouve dans une impasse, il faut qu'il revienne sur ses pas, et qu'il recommence son enquête à partir du dernier endroit où l'on a vu la victime en vie...

— Le dernier endroit ? fit Dupond. Si les deux smokkeleers ont dit vrai, il faut donc aller à Bruxelles...



— Allons donc à Bruxelles !

— Allons à Bruxelles...

Ils firent part de leur détermination à la fermière, consultèrent l'indicateur des chemins de fer, et se rendirent à la gare, munis de tous leurs bagages.

— Vous partez ? leur demanda le chef de gare.

— Oui. Nous allons à la recherche du fermier à Bruxelles...

Le chef de gare parut surpris.

— Si vous voulez mon avis, c'est ici qu'il faut le chercher. Le matin qui a suivi sa disparition, il est descendu ici du train de Bruxelles. Il tenait une drôle de cuite !



(A suivre)

36. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Les deux détectives lâchèrent leurs valises et tombèrent assis dessus.

— Et c'est maintenant que vous nous dites ça ? demanda Dupond. Vous ne saviez pas que nous faisions une enquête, non...

— Une enquête difficile, ajouta Dupont.

— Dame, fit le chef de gare, on ne m'avait rien demandé, à moi.

— Et vous avez vu le fermier sortir de la gare ?

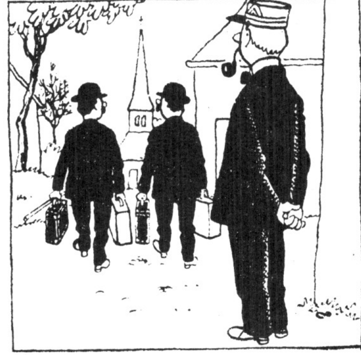
— Bien sûr... Même que je l'ai aidé : il ne tenait presque plus sur ses jambes.

— Quelle heure était-il ?

— Un peu plus de six heures. Je l'ai vu s'éloigner dans la direction de chez lui...

— Mais enfin, pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— On ne m'a rien demandé. Et puis, je croyais que vous étiez au courant...



— Non, fit Dupond, amer. Nous n'avons plus l'habitude de sucer notre pouce...

— Alors, je vous donne un billet pour Bruxelles ?

— Non. Vous pouvez garder votre marchandise, fit Dupont. On reste ici, et on retourne d'où on vient.

Et, empoignant leurs valises d'un air furieux, ils se remirent en route vers la ferme.



(A suivre)

37. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Pendant qu'ils marchaient sur la route, Dupond dit tout à coup :

Au fond, c'est dans le village même que le fermier a disparu...

— Très juste, répondit Dupont. C'est dans le village...

— Il faudrait faire une enquête pour savoir si personne ne l'a vu vivant le matin de son retour...

— Ça se saurait, fit Dupont. Il a dû être attaqué sur la route...

— On aurait retrouvé son cadavre... Ça ne se cache pas comme un trésor ou comme un portefeuille.

— Eh non. Mais ça s'enterre !

— Nous ne pouvons quand même pas entreprendre le retournement de tous les



champs de la région pour voir si le fermier ne se trouve pas dessous...

Ils marchèrent encore en silence pendant quelques instants. Soudain Dupont se frappa le front et s'arrêta.

— Et le mobile ? dit-il Pourquoi l'a-t-on tué ?

— Par jalousie, par vengeance...

— Ou pour lui prendre son argent !

— Quel argent ?

— Quel argent ? Mais l'argent de la vache, tiens !



(A suivre)

38. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, la fermière fut fort surprise de les revoir.

— Voilà ce que c'est de toujours traîner : vous êtes une fois de plus arrivés trop tard et votre train vous est filé sous le nez... C'est bien fait !

— Pas du tout ! fit Dupont, triomphant. Nous sommes arrivés avant lui, mais nous avons décidé de ne pas partir...

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que l'assassin de votre époux est dans le village !

Cette brutale révélation laissa la fermière étendue de tout son long sur le sol. Lorsque



les deux détectives l'eurent une fois de plus ranimée à l'aide d'une formidable série de gifles, ils se retirèrent dans la grange pour y examiner la situation. Ils se prirent la tête dans les mains et réfléchirent. Soudain, Dupond se dressa avec un cri de triomphe :

— Ça y est ! J'ai trouvé !



(A suivre)

39. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

— Tu as trouvé ? Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— L'assassin, pardi ! Suis-moi...

— Où ?

— Suis-moi en restant assis, idiot ! Si l'on a tué le fermier pour lui voler son argent, il fallait que l'assassin sût que la victime avait sur elle une forte somme d'argent... Or, qui savait qu'il venait de vendre une vache aux deux trafiquants ?

— Les deux trafiquants eux-mêmes et tous les gens qu'ils ont pu rencontrer à Bruxelles pendant leur tournée des Grands-Ducs...

— Très bien. Mais ces gens-là n'ont pu arriver au village en même temps que lui que s'ils avaient pris le même train... Or, le fermier est descendu seul du train...

— Ils ont aussi pu venir en voiture, et l'attendre sur la route...



— Oui. Mais s'il y avait eu une voiture dans le village ce matin-là, ça se saurait aussi... Alors ?

— Alors ? C'est tout !

— Non. Il y a encore le valet de ferme, qui nous a avoué qu'il connaissait le trafic auquel se livrait son maître. Il devait savoir que celui-ci avait touché une grosse somme d'argent !

— Mais comment savait-il que son maître allait rentrer à cette heure-là ?

— Il l'a vu arriver alors que tout le monde dormait encore. Viens, on va lui dire deux mots !

(A suivre)



40. DUPONT ET DUPOND, DÉTECTIVES

UN TEXTE DE PAUL KINNET
ILLUSTRÉ PAR HERGÉ

Ils trouvèrent le valet dans la cour, devant le tas de fumier. Dès qu'il le vit, Dupond se précipita sur lui.

— C'est vous l'assassin ! Si, si, pas nier. Nous savons tout !

— Mais je n'ai rien fait ! fit le valet d'un ton larmoyant.

— Ne niez pas ! Nos petites cellules grises ont tout vu et elles nous tout dit.

— Ah ! fit le valet, avec une vague admiration. Dans ce cas, je suis fait... Les détectives sont des gens terribles ! Du diable si je me serais méfié de vos petites choses grises. Et alors ? Qu'allez-vous faire de moi ?

— D'abord vous interroger, et puis vous remettre aux gendarmes. Où est l'argent ?



— Pourquoi vos petites grises ne vous le disent-elles pas ?

— Parce qu'elles sont au repos ! Où est l'argent ?

Le valet prit le parti de ne rien cacher:

— Vous le trouverez sous mon matelas...

— Et où est votre patron ?

— Vous le trouverez sous le fumier...

On l'y trouva en effet. On mit le valet de ferme en prison. La fermière pleura beaucoup, puis elle pensa à autre chose. Et Dupont et Dupond acquirent encore une meilleure opinion d'eux-mêmes qu'auparavant.

